

EN PAGE 2 : UNE ENQUETE EN PRUSSE RHENANE, PAR PAUL ADAM

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.956 — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

Pierre Lafite, fondateur.

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 0273 — 0275 — 15.00.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

TOUTE PERSONNE QUI

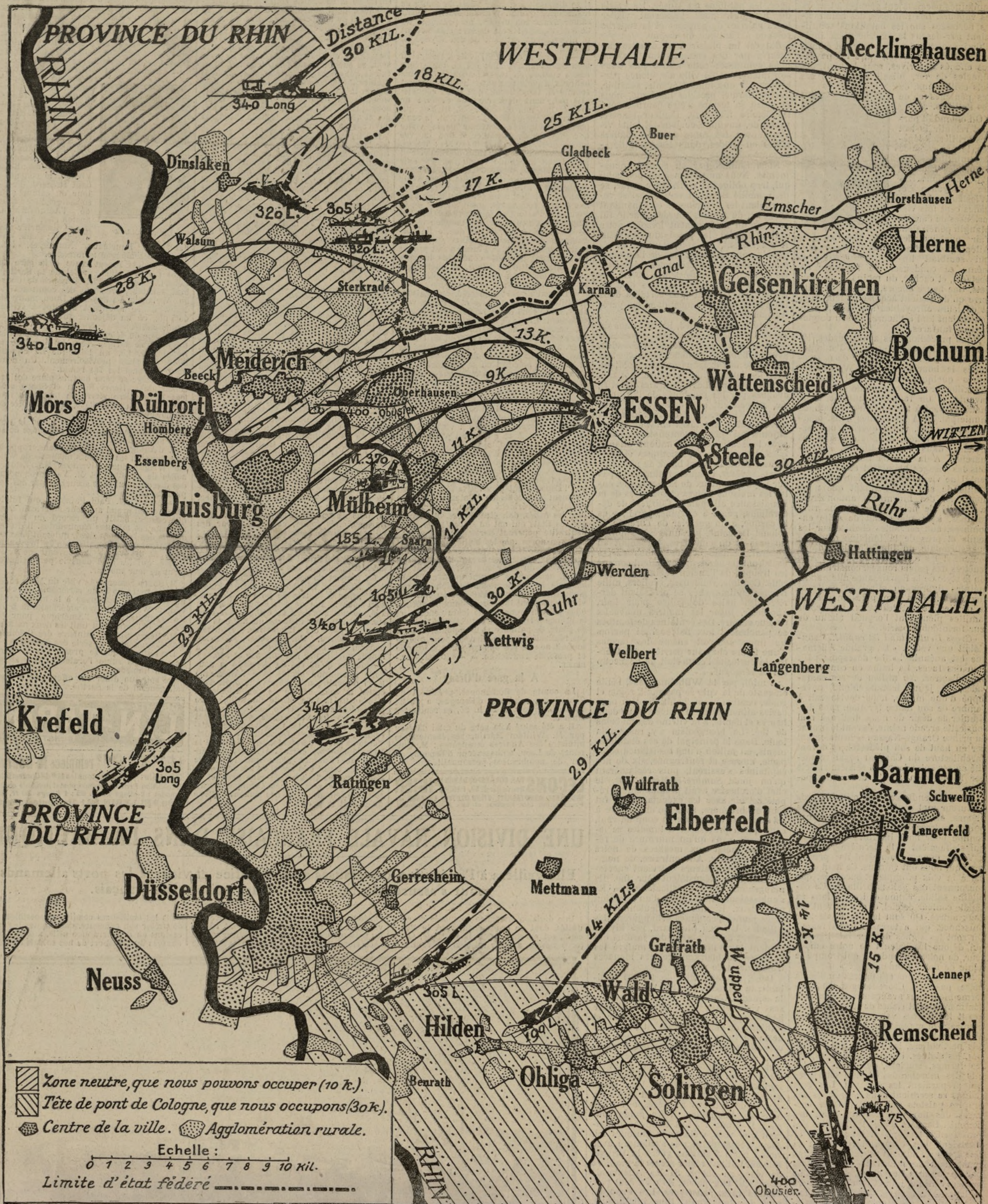
le
LUNDI
23
DÉCEMBRE
1918

aura vécu
19.117
JOURS
EXACTEMENT

et dont
MARTINE, GILBERT
JULIE ou ERNEST
est le prénom
habituel

recevra à titre gracieux un abonnement
d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée
dans nos bénéfices de 1919.

ESSEN ET LE BASSIN DE LA RUHR SOUS LE FEU DE NOS CANONS



DES AMES VARIABLES

PAR
PAUL ADAM

Dans la brume de l'aube, ainsi qu'en une atmosphère de rêve, les troupes de la République franchissaient le Rhin, naguère. Les silhouettes équestres des capitaines paraissaient géantes à travers les vapeurs. Les lumières des baïonnettes hérissées sur les bataillons scintillaient par-dessus la marche d'une invisible infanterie. Laiteux, large et calme, le fleuve de la Lorelei, entre les paysages effacés des rives, sous le pont aux pinacles de fer, luisait autour de ses flots caillouteux, de ses péniches et de ses flottilles.



M. PAUL ADAM
en correspondant
de guerre

On entendait partout retentir le trot des artilleries légères, le pas cadencé des multitudes, les cahots des tracteurs et des camions. Entre Mayence et Wiesbaden, les brigades cent fois victorieuses de l'armée Mangin pénétraient l'air ouateux des Allemagnes, cet air qui semblait lui-même se condenser, se façonner en obstacle, et cacher, du moins, à nos soldats, une heure encore, le deuil de cette terre qu'ils avaient acquise de leur sang et de leurs effroyables supplices, qu'ils foulaient tout à l'heure, au son de glorieuses fanfares.

Nous précédions les avant-gardes, les éclaireurs, les cyclistes, dans l'automobile du colonel allant avertir de nos volontés le bourgmestre de Wiesbaden. Après quelques villages mal éveillés, dix kilomètres de campagne en culture savante, et un faubourg humide, nous mettions pied à terre devant le Rathaus municipal. Déjà les bonnes gens, hommes et femmes, venus quérir leurs cartes d'alimentation, attendaient sous les arcades, dans les vestibules, sur les marches. A la vue de nos uniformes, tous les visages blémirent et se crispèrent. Une vieille en deuil pleura la mort inutile de son fils. Pendant que nous montions, des murmures annoncèrent la fatalité de notre présence aux rues voisines, à la place tout de suite encombrée, aux servantes ébahies sur les seuils et près de la fontaine octogone que surmonte un lion d'or héraltique soutenant les armoiries de la cité. Aux fenêtres des palais rouges, construits selon le style de la Renaissance allemande, maintes figures en effroi se collèrent aux vitres. Nous vîmes des mouchoirs se déplier devant les yeux. De nobles familles pleuraient l'orgueil abattu de leur formidable patrie.

« Gross Deutschland ist capituliert... » sanglotaient une veuve. « La grande Allemagne est anéantie ! » Le désespoir pâlit bien des faces. La haine en contractait bien d'autres. Au milieu de ses camarades, un jeune homme blond, enveloppé d'une mante, nous dévisageait à l'ombre de son feutre tyrolien, sans dissimuler le désir de nous mettre à mal sous cette arcade même, devant le bronze du prince Orange-Nassau si brutalement fier en haut de son piédestal, et devant l'architecture du Château royal ressuscité en ses splendeurs du seizième siècle par la dévotion artiste des contemporains.

Nous descendîmes entre mille regards de fureur mal contenue, entre des têtes blêmes, entre les statuettes des hommes qui se redressaient, qui s'élargissaient, comme pour nous interdire le passage, qui s'effaçaient à la dernière seconde. « Voici donc, semblaient-ils penser, ceux qui nous ont vaincus. Ce haut colonel à la voix prompte et saccadée, que couronnent des galons brillants. Ce capitaine solide, calme et trapu, dans sa capote couleur de ciel, et que suivent ces deux autres. Où sont les signes de leur puissance, qui a terrassé notre force ? Où sont les signes de leur intelligence, qui déjoue les calculs de notre empereur, de notre Ludendorff, qui trompe le génie de notre Hindenburg ? »

Nous regardions ces figures vieillies à notre passage. Croix-Rouges en uniforme bleu, nous avançâmes par les rues commerciales et riches de cette ville, longeant les trésors variés des boutiques, admirant le magnifique boulevard de la Wilhelmstrasse, les péristyles de ses hôtels particuliers, les jardins, les fontaines, les statues. Partout, à notre aspect, les larmes, soudain, luisaient sur les cils des marchandes et des vendeuses qui préparaient les étalages. Les gros poings se serraient dans les poches des amples paletots qui revêtaient les carures des flancs, des courtiers, des commis. Derrière toutes les lunettes des professeurs le dépit et le courroux se dardaient. Les dames détournaient la tête après un sursaut nerveux. D'aucuns montraient les mines de gens épuisés par de longues insomnies, comme s'ils eussent réfléchi, nuit et jour, au désastre de leurs états-majors. Certains nous toisaient, puis, sous notre regard, baissaient un peu les paupières, en grommelant.

Que nous étions détestés par ce mutilé sans jambes, par ce manchot de guerre, par toute cette population, active, cosue, acheteuse et vendeuse ! On m'a dit qu'elle redoutait les représailles pour ce qui fut détruit dans nos provinces du Nord

par la barbarie de ses armées. Notre apparition, c'était celle de la justice vengeresse, et sans doute inexorable. Blanches comme leurs cravates, figés dans la stupeur, les gardiens du Musée, les valets du Kurhaus, nous laissèrent visiter leurs galeries de peinture et la superbe rotonde à l'antique du casino.

S'il est un plaisir à se comprendre exécrés par des ennemis impuissants, nous connûmes cette atroce joie dans son intensité. Une ville d'opulence parcourue par une foule élégante, sensible, encore hardie, presque insolente, nous montrait sa torture d'être courbée sous la victoire française. Douleur sincère, profonde, unanime ce jour-là, toute vivante avec les âmes sur les figures pâles ou livides, dans les yeux flamboyants ou désespérés.

Nous finîmes par en souffrir nous-mêmes. Nous méprisâmes un peu celui qui, trop obligeant, se fit notre guide, se dit à moitié Belge, et vers lequel se retournaient les promeneurs en l'insultant du geste, de paroles sèches. Partir fut presque un soulagement lorsque notre voiture quitta la place du Rathaus. A cet instant, un appariteur criait au peuple entassé les articles de la proclamation dictant nos exigences militaires, les restrictions imposées à la liberté publique, pour la sûreté de nos troupes. Et la rage devenait plus certaine dans les gestes mal réprimés, dans les paroles mal étouffées.

Trois jours plus tard, les divisions du général Leconte entraient solennellement au cœur de ce même Wiesbaden, avec les flammes blanches et rouges aux lances de nos dragons qui caracolèrent, avec les fanfares de l'artillerie trotter et retentissaient. Les vieux airs de 1793, évoqués par les musiques de l'infanterie, rappelaient aux échos de la ville Gustine, Kléber, les demi-brigades, nos idées aïeules, nos idées encyclopédiques aujourd'hui plus triomphales encore, avec l'assentiment des nations atlantiques, latines, slaves, asiatiques et africaines. Toute la force bleue de nos régiments sévères, casqués, rythmait le pas sur le pavé honteux de la Germanie, entre les maisons rouges et sculptées de la Renaissance allemande. Cuirassés de décorations, gantés à crispins, pareils, sous le casque, à un guerrier de Turenne, le colonel Descoins, par un geste sublime du bras et du cimeterre, présentait au général Leconte ces bataillons et ces escadrons de héros, qui défilaient comme les troupes de l'ancien régime à la parade. Commis, vendeurs, écoliers, mille Boches endimanchés se pressaient derrière les haies de police pour haïr, apprécier, juger les maîtres nouveaux de leur empire. Des centaines de femmes se penchaient aux balcons. Si parfois un linon essayait encore les larmes d'une figure chagrine derrière une fenêtre, la curiosité l'emportait de beaucoup sur la vergogne.

A midi, par la Wilhelmstrasse, l'élite élégante de la ville se pavanait, roguet et roide, comme à son habitude. Des pancartes annonçaient le concert pour deux heures et demie, à la vitrine des maisons de thé. La bourgeoisie s'y rassembla toute. Dans le principal de ces établissements, au milieu d'une assistance compacte, morose et renfrognée, six de nos capitaines s'assirent, puis réclamèrent qu'on jouât Sambre-et-Meuse. Or, le chef d'orchestre avait préalablement répété cet air avec les exécutants. Ce fut joué en bravoure, sans qu'un esthète à col ouvert et à cheveux en coup de vent, sans qu'un professeur à lunettes se levât, sorti, sans qu'un murmure de révolte se mêlât aux mesures de notre hymne guerrier. Au contraire, de nombreux consommateurs entraient successivement. Ils dégustaient leur thé. Ils mangeaient leurs « délicatesses ». Ils s'enlassaient à huit autour d'un guéridon pour deux. Bientôt nos lieutenants et telles jeunes personnes échangeaient des quillades. Un peu plus tard, ces idylles évoluaient dans l'obscur des jardins qui bordent la Wilhelmstrasse, malgré les défenses du bourgmestre, ses menaces d'amende et de prison.

Donc, en cette ville de 120.000 habitants, la tragédie, bientôt, l'avait cédé à la comédie. L'amour joignait ces jeunes victorieuses et vaincues. Quatre heures après l'occupation solennelle et militaire de cette opulente cité, la haine de la surveillance s'amollissait au son des orchestres, dans le parfum des breuvages, dans l'amusement malicieux du flirt. Sans doute n'était-ce point là les gens qui nous avaient si douloureusement accueillis d'abord. Une bourgeoisie joviale se manifestait après un peuple de citoyens au désespoir. Nous nous en étions étonnés. Notre guide souriait. Il avait : « Les Rhénans imaginent que vous voilà pour toujours ici. Alors, comment ne pas s'entendre avec vous ? Nous n'aimons guère la Prusse. Elle eût fini par régler même la manière de vider sa chope. Si les Allemands chérissent leur patrie, ils n'en sont pas, comme vous, fanatiques. Les Français sont des fanatiques. Plus intelligents, nous réfléchissons. D'ailleurs, le kaiser nous a trompés, ruinés, abandonnés. Gens d'affaires, nous mesurons le fait accompli à sa valeur exacte, et nous prenons notre parti. »

Ainsi parlait l'Allemand du Rhin, un sourire d'ironie aux lèvres.

Paul ADAM.

M. DE ROMANONES RETOUR DE REIMS nous dit son émotion

Le président du Conseil d'Espagne, venant de Château-Thierry, a visité la cité martyre et le fameux fort de la Pompelle.

Nous avons revu hier soir, au moment où il se disposait à quitter Paris, le comte de Romanones, que M. William Martin venait saluer avant son départ. Le président du Conseil espagnol s'est déclaré entièrement et diversement satisfait de son voyage en France.

— Les questions que j'avais à traiter au nom de mon pays l'ont été en toute confiance comme en toute franchise. Je suis heureux d'avoir rencontré ici des hommes comme M. Clemenceau, que je ne connaissais pas, mais dont rien de l'œuvre ne m'était inconnu, et comme M. Pichon, qui est un très ancien ami. Et, surtout, je remporte l'inoubliable souvenir de la visite que je viens de consacrer à une de vos plus émouvantes villes martyres : Reims, qui conserve dans ses ruines une sinistre et pathétique image de la guerre. J'y suis allé par Meaux, Château-Thierry, Epernay — où nous avons déjeuné — et, après avoir été accueilli à Reims par les autorités militaires et civiles, nous avons pu aller, avec des guides renseignés, jusqu'au fort de la Pompelle. Partout où la guerre a laissé son empreinte gigantesque, on imagine mieux de quelle force morale, de quelle foi magnifique, de quelle conviction plus puissante que les armes, la France a fait preuve en soutenant dans des conditions inégales une longue lutte de titans, et quel effort matériel elle a dû ensuite accomplir pour en sortir victorieuse.

« Devant ce sol bouleversé, ces maisons détruites, ces lamentables et glorieux vestiges, on se rend compte de l'exceptionnelle, de la surnaturelle et incessante activité qu'il est nécessaire de mettre au service des idées pour permettre à celles-ci de triompher. J'ai eu pendant ce rapide voyage les plus fortes impressions de mon existence, et comment pourrions-nous ne pas défendre d'être ému en présence de spectacles qui évoquent le souvenir d'un cataclysme fabuleux ! »

« Un pays longtemps éprouvé, des territoires riches dévastés, des cités entières bouleversées de fond en comble, des foyers heureux naguère et dont il ne reste que quelques pierres calquées, voilà ce que j'ai vu, et voilà ce qu'il n'est pas possible d'oublier. La conclusion qui se dégage, c'est que la Société des Nations doit prévenir le retour de pareilles horreurs. Jour par jour, j'ai suivi la lutte héroïque du peuple français. Il n'a pas dépendu de moi que l'Espagne fût pendant la guerre effectivement aux côtés de l'Entente ; mais le projet du président Wilson, accepté par tous les Alliés, doit être réalisé, et j'espère que les Etats qui ont dû se contenter de la neutralité pourront participer à son élaboration après que les belligérents auront réglé entre eux les stipulations de la paix. »

« Je renouvelle, en partant, le souhait qui m'est venu du cœur aux lèvres devant les ruines accumulées : celui qui n'a d'autre but que la rapide reconstitution des régions hier encore envahies et aujourd'hui victorieusement libérées. Comme le phénix, elles peuvent renaitre de leurs cendres, et la France a trop montré qu'elle est, à force de génie, de patience et de volonté, le pays des réalisations miraculeuses, pour que ce souhait ne soit pas appuyé sur une logique et profonde conviction. » — ROGER VALBELLE.

A la gare d'Orsay

Le comte de Romanones, président du Conseil des ministres d'Espagne, a quitté Paris, hier soir, à 20 h. 25, se rendant à Madrid.

Il a été salué à la gare du quai d'Orsay par M. William Martin, représentant le ministre des Affaires étrangères ; M. Quiñones de Leon, ambassadeur d'Espagne, et par de nombreuses personnalités.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER

COMMERCE, COMPTABILITÉ, STENO DACTYLO, LANGUES, etc.

Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats

LES ARMÉES ALLIÉES DEVANT LES MINES DE WESTPHALIE

Essen et toutes les grandes cités industrielles du riche bassin de la Ruhr sont sous le feu de notre artillerie.

A partir de Cologne, le Rhin, qui vient de sortir de la chaîne de collines qu'il a sectionnées, perd son aspect torrentueux, et s'étale en de nombreux méandres à travers une large plaine semée de villes industrielles.

Sur ses deux rives, principalement entre Dusseldorf et Ruhrort, des usines se pressent, se succèdent sans interruption, et la fumée qui s'échappe des cheminées innombrables forme comme une voûte noire au-dessus de la vallée. Toutes ces usines appartiennent au fameux bassin de la Ruhr, constituant l'aile orientale des bassins belges et qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux environs de Dortmund.

Les troupes alliées qui montent la garde sur la rive gauche du grand fleuve, et qui tiennent la tête de pont de Cologne aux alentours de Solingen ont, devant les yeux, la formidable ruée humaine qui se prolonge à perte de vue sur les rives de la Ruhr ou sur la rive droite du Rhin. Elles peuvent situer toutes les grandes cités industrielles qui se suivent de façon ininterrompue dans cette région houillère qui a fait la fortune de la Prusse, puisque la Westphalie fournit à elle seule 60 0/0 du charbon allemand, sa réserve étant évaluée à 60 milliards de tonnes.

Comme la houille attire la métallurgie, le bassin de la Ruhr s'est transformé en une région productrice de fonte, d'acier et de produits connexes ; les industries s'accumulent autour d'Essen.

Au voisinage de cette ville, qui compte près de 600.000 habitants avec ses agglomérations suburbaines, se sont groupées d'autres villes riches en usines de toute sorte, et qui se sont développées aussi de façon formidable grâce à leur heureuse situation géographique sur les bords du Rhin, ce qui leur permet d'exploiter à bon compte le produit des mines. Citons, sur la rive droite du fleuve, Dusseldorf, avec ses 450.000 habitants, et qui cherche à concurrencer Essen au moyen de ses grosses fabriques de machines-outils et de son port colossal ; Mülheim-sur-Ruhr, ville de 120.000 âmes ; Oberhausen, peuplée de près de 100.000 habitants ; Duisbourg, avec ses 230.000 habitants ; Ruhrort, dont un des ports, le Kaiserhafen, a sept kilomètres de long, et ne cesse de charger de la houille et de décharger des minerais.

Citons encore, dans la plaine westphalienne, Bochum, avec ses hauts fourneaux et ses 120.000 habitants ; Gelsenkirchen, agglomération de près de 300.000 âmes, et, plus au sud, Hagen, puis Elberfeld et Barmen, cités sœurs, constituées par des villages qui se sont soudés peu à peu ; celles-ci comptent 300.000 habitants, pratiquent le tissage de la toile, de la soie, des étoffes, et possèdent des fabriques de produits chimiques et des fonderies de fer.

La plupart de ces cités, comme Dusseldorf, Mülheim, Duisbourg, Ruhrort, Elberfeld, grâce à la tête de pont de Cologne, sont sous le feu de nos canons, 75, 105, 155, de nos mortiers de 370, de nos obusiers de 400, leur distance du Rhin ne dépassant pas dix kilomètres. D'autres, comme Essen, Gelsenkirchen, Bochum, peuvent être bombardées par nos canons à longue portée, par nos 305, 320 et 340.

Ajoutons qu'en cas de nécessité la nouvelle convention signée avec l'Allemagne le 17 décembre nous réserve le droit d'occuper la zone neutre de dix kilomètres située sur la rive droite du Rhin, entre Dusseldorf et la frontière hollandaise. Dans ce cas, les troupes alliées pénétreraient dans les grandes cités industrielles de Dusseldorf, Mülheim, Duisbourg, Ruhrort. Toute la partie occidentale du bassin de la Ruhr tomberait entre les mains des armées de l'Entente, alors que la partie orientale serait à la merci de nos artilleries. Essen, en particulier, le plus gros et le plus célèbre centre métallurgique, serait sous le feu de tous nos canons, quelle qu'en soit la portée.

WILBUR WRIGHT ET LA FAYETTE glorifiés hier au Mans

On a scellé la première pierre du monument élevé à la mémoire du précurseur de la navigation aérienne.

Une grande manifestation d'amitié franco-américaine s'est déroulée, hier, dans la jolie ville du Mans. Son but était d'honorer la mémoire de La Fayette, qui fut député de la Sarthe (1818-1822), et de poser la première pierre d'un monument, dont l'avant-projet est dû à MM. Landowski et Bigot, prix de Rome, à la gloire de Wilbur Wright et des précurseurs de l'aviation.

La cérémonie avait attiré une foule considérable. Les Américains étaient nombreux et ne furent pas les moins enthousiastes. M. Henry Simon, ministre des Colonies, représentait le gouvernement. MM. Paul Painlevé, Sharp, ambassadeur des Etats-Unis ; René Viviani, le commandant Brocard, directeur du cabinet du sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique, ancien chef de la fameuse escadrille des Cigognes ; Fonk, « as des as » ; Heurteaux, Nungesser, etc., avaient accompagné le ministre.

Les invités furent reçus à la gare du Mans par MM. Blet, préfet de la Sarthe ; Lobert, sénateur ; d'Estournelles de Constant, sénateur, président des comités Wilbur Wright et La Fayette ; Duon, maire du Mans. Ils se rendirent aussitôt à l'hôtel de ville, où un déjeuner fut offert par la municipalité.

A l'issue du déjeuner, le cortège officiel se forma et se dirigea vers la place de la République. Là, un buste de La Fayette avait été placé provisoirement. Un hommage solennel lui fut rendu.

Le cortège se rend ensuite place des Jacobins. MM. Henry Simon et Sharp scellent la première pierre du monument qui sera élevé, en cette place, à la mémoire de Wilbur Wright.

M. Duon, maire du Mans, prend le premier la parole, et adresse l'hommage de sa ville au président Wilson.

M. d'Aubigny, député du Mans, rappelle avec émotion les derniers moments de Wilbur Wright. Successivement, M. d'Estournelles de Constant et M. Veit prononcent des discours qui sont accueillis par des applaudissements nourris.

Cependant, M. Paul Painlevé, qui fut le passager du grand aviateur américain lorsque celui-ci battit un record du monde, rappelle ces minutes émouvantes. Il dit les débuts des frères Wright, qui sont ceux de l'aviation, et la sensation qu'ils provoquèrent. Et il évoque le souvenir de Léon Bollée, qui les aida dans le perfectionnement de leur moteur.

M. Sharp remercie la ville du Mans et les organisateurs de cette cérémonie, qui rend un si éclatant hommage à la mémoire de Wilbur Wright, citoyen américain. Et il dit les sentiments de l'Amérique pour la France, et l'amitié qui unit les deux nations.

M. Henry Simon, ministre des Colonies, émet éloquemment la série des discours. L'assistance qui se presse sur la place des Jacobins salue l'orateur d'une acclamation immense.

Le soir, un dîner fut offert par le conseil général de la Sarthe.

OBESITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION

LE "TIP" remplace le Beurre
2 fr. 45 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles
Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilos 10 fr. 65 ; 4 kilos 20 fr. 65.
AUG. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris

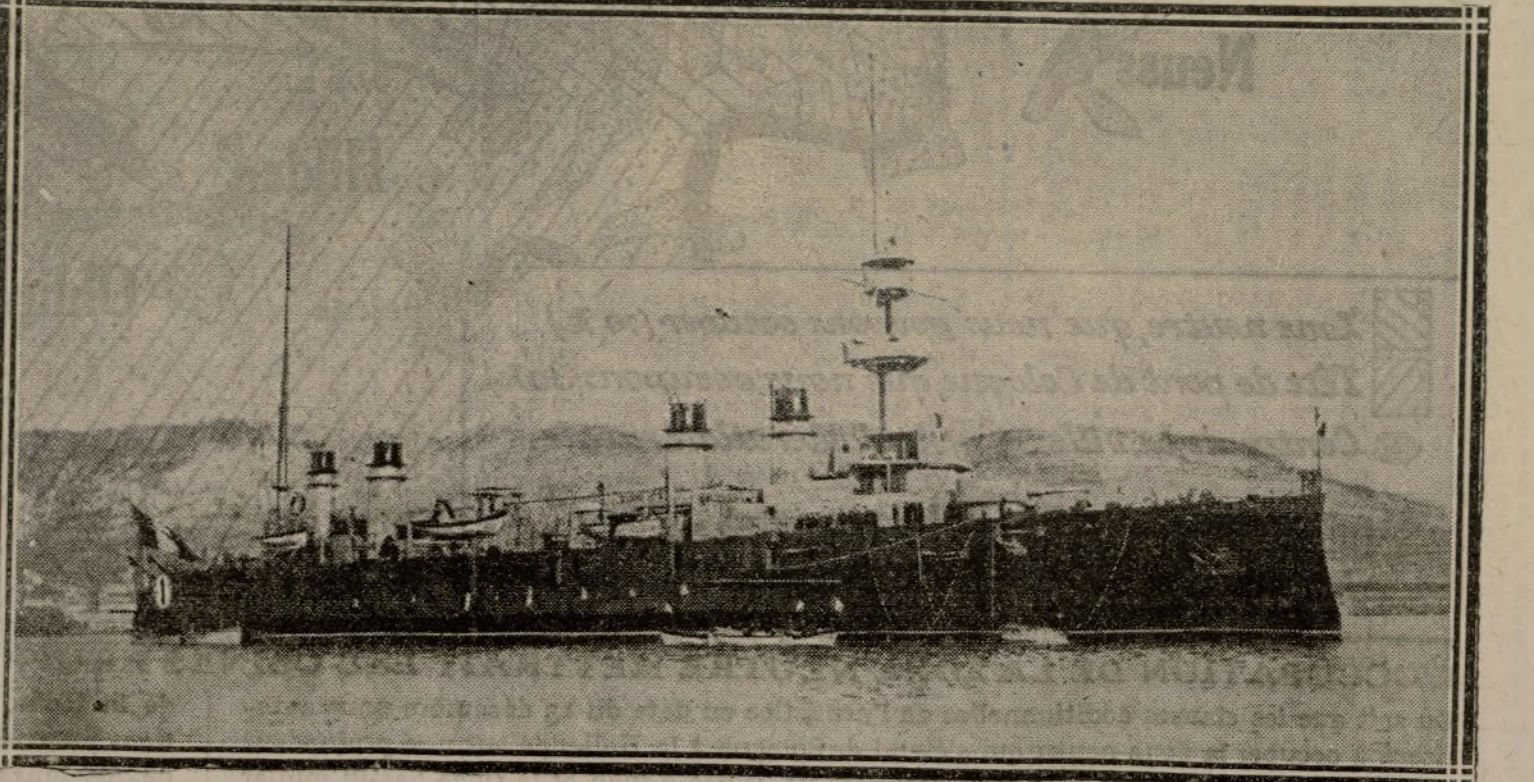
UNE DIVISION NAVALE FRANÇAISE DANS LA BALTIQUE

Elle veillera à l'exécution des clauses de l'armistice et visitera les ports allemands pour s'assurer du rapatriement des prisonniers français.

Une division française composée de cinq unités, dont un croiseur cuirassé, le Montcalm, est en route pour la Baltique. Cette force navale a pour mission de veiller à

l'exécution des clauses de l'armistice, de visiter les ports allemands où sont réunis les prisonniers français, de s'assurer que le rapatriement de ces prisonniers s'effectue

dans les meilleures conditions possibles, et de prêter son concours, dans toutes les occasions où il pourra être utile, aux navires chargés du transport de nos soldats libérés.



LE CROISIEREUR CUIRASSÉ "MONTCALM"

LES CONTES D'EXCELSIOR

UN TÉMOIN À DÉCHARGE

OU

L'AMATEUR D'ÂGES

PAR

MIGUEL ZAMACOÏS

— Introduisez l'unique témoin à décharge, ordonne le président.

Quelques instants après entre dans la salle de la Cour d'assises un petit homme dont la physionomie réjouie est bien celle qui convient à un témoin à décharge, indulgent et optimiste par définition.

— Vos nom et prénoms ? demande le président.

— Ponceau Adolphe.

— Votre âge ?

Le petit homme se tasse sur la barre, et d'un ton aimable :

— Mon âge ?... Voyons, quel âge me donnez-vous, mon président ?

— Il ne s'agit pas de l'âge que vous donnez, mais de l'âge que vous avez, et que je vous demande de nous dire, conformément à la loi.

— Je sais bien, mon président, que strictement c'est moi qui devrais le dire, mais, histoire de voir si vous êtes physionomiste, estimez un peu ?... Alors, quel âge me donnez-vous ?

— Vous m'ennuiez, mon ami... Est-ce que je suis moi ?

— Enfin, regardez-moi... Quel âge ?

— Finissons-en... Voyons, vous avez entre quarante-cinq et quarante-huit ?

— Vous avancez, mon président... Nous allons voir si messieurs les juges vont être plus perspicaces... Monsieur le juge de droite d'abord, quel âge me donnez-vous ?... Là, sans flatterie ?

— Ça n'est pas bientôt fini, cette plaisanterie de votre âge ?... Si vous ne dites pas vous-même votre âge immédiatement, je vous renvoie !

— Hé bien, mon président, j'ai cinquante-quatre ans ! N'est-ce pas que je ne les parais pas ?... C'est ce que tout le monde me dit... Voilà ce que c'est que d'avoir de la conduite... Mais, tenez, mon président, je parie que vous êtes vous-même, sauf le respect que je vous dois, un type dans mon genre, et que vous pouvez en cacher aussi quelques-uns ?... Sans vous commander, quel âge avez-vous, mon président ?

— Dites donc, est-ce que vous n'allez pas nous ficher la paix avec vos âges ?

— Mais, mon président, y a-t-il rien de plus intéressant au monde que les âges ?... Quel âge que l'on a et que l'âge que l'on paraît ? Ce sont les deux pivots de la vie, et qui se déplacent avec vous... L'âge que l'on a, c'est le point où l'on est sur le trajet normal qui mène de la naissance à la mort. L'âge que l'on paraît avoir, c'est l'apparence qui tantôt maquille la vérité à votre profit, tantôt vous handicape défavorablement dans la course de l'existence... Je ne sais pas votre âge, mon président, mais, à vue d'œil, comme ça, vous paraîsez à peine cinquante ans... plutôt quarante-huit...

— Alors, c'est bon, reprend le président un peu approuvé par cette estimation flatteuse (car il en a cinquante-six), mais nous sommes ici pour juger des affaires, non pour estimer des âges... Levez la main droite... Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?... Bien... Dites-nous à présent ce que vous savez sur le nommé Morille qui est ici pour vol qualifié... Il est accusé d'avoir détourné deux mille francs à son patron.

— Avant toutes choses, je ferai observer que Morille a quarante-neuf ans...

— Cinquante-cinq, affirme le dossier.

— Cinquante-cinq ? Oh ! le petit coquet ! Il m'a toujours soutenu qu'il avait cinq ans de moins que moi ! Et je le croyais, car c'en est encore un qui, comme vous et moi, mon président, peut en escamoter une demi-douzaine... Enfin, peu importe... J'ai rencontré Morille j'avais quinze ans ; or, puisque j'en ai cinquante-quatre à cette heure, cela fait donc que l'on est camarades depuis une pièce de trente-neuf ans... C'est vous dire si je le connais bien, et si je sais ce que je dis quand je prétends que Morille est incapable de faire du tort à quelqu'un par méchanceté... Pour moi, s'il a pris deux mille francs à son patron, c'est une question d'âge.

— Encore ? Ah ça, vous avez la monomanie des âges ?

— Tout est une question d'âge !... Morille a cinquante-cinq ans, puisqu'il a un an de plus que moi qui en ai cinquante-quatre : c'est l'âge où les malheureux qui n'ont jamais eu de chance se disent : « Bigre ! ça s'avance, il est temps de m'offrir un peu d'agrément... » C'est dans cette disposition que les cinquante-cinq ans de Morille ont rencontré par hasard les vingt-huit ans d'une jeunesse qui en paraissait vingt-deux à peine... Il a perdu la tête, et le voilà là...

— Soit, mais tout de même son patron...

— Son patron ? Savez-vous l'âge qu'il a, mon président, son patron ? C'est un petit jeune homme qui va sur ses soixante-seize ans ! Et sa femme va sur ses soixante-sept ans, vu qu'il y a neuf ans entre eux deux.

— Tout cela n'a aucun rapport avec la cause.

— L'âge a toujours un rapport avec tout ! Et je le prouve. Je vous demande un peu si, lorsque l'on est un vieux très riche de soixante-seize ans, on devrait, pour deux billets de mille, perdre l'avenir d'un homme qui n'a que cinquante-cinq ans, et qui ne les parait pas, parce que cet homme-là a eu un coup de folie rapport à une jeunesse de vingt-huit ans ? Est-ce que ce vieux-là n'aurait pas dû retirer sa plainte et faciliter à Morille un remboursement de la somme à température ?... Au lieu de ça, qu'est-ce qui va arriver ? Vous allez lui envoyer, une supposition, dix ans de bagne ; or, puisqu'il a cinquante-cinq ans d'âge, ça lui fera au retour soixante-cinq ans, et comme, sans doute, à cause des misères, il en paraîtra quinze de plus, ça lui en fera quatre-vingts ! Qu'est-ce que l'on peut faire dans la société, à quatre-vingts ans ?... C'est ce que je demande à messieurs les jurés, parmi lesquels j'aperçois des hommes de tous âges, de trente, trente-cinq, quarante, quarante-cinq ans...

— Gardes ! Expulsez vivement le témoin qui abuse de la patience de la Cour !

On emmène brutalement M. Ponceau. La petite porte se referme sur lui, mais non sans qu'on l'ait entendu crier aux deux gardes municipaux, en se débattant :

— A vos âges, bousculer un homme du mien, c'est une honte !

Miguel ZAMACOÏS.

(Traduction et reproduction interdites.)

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

LA SITUATION INTÉRIEURE DE LA RUSSIE

préoccupe les gouvernements alliés

Plusieurs personnalités russes appartenant à tous les partis sont actuellement à Londres et à Paris.

LONDRES, 22 décembre. — L'agence Reuter tient de source britannique autorisée que les Alliés examinent à fond, en ce moment, toute la question de la Russie. Néanmoins, aucun projet n'a été formulé, et rien ne peut être arrêté avant qu'on ait eu l'occasion de discuter avec le président Wilson.

On se rend parfaitement compte partout que le problème de la Russie est des plus urgents et des plus importants, et on espère qu'il sera possible de le discuter pendant le séjour de M. Wilson à Londres, afin de prendre promptement des mesures. De nombreux bruits alarmistes circulent dernièrement, relativement à l'armée bolchevik. Mais les chiffres mis en avant semblent d'une exagération criante. Les effectifs des combattants bolcheviks ne dépassent probablement pas deux à trois cent mille. La discipline a été améliorée, mais par des procédés beaucoup plus tyranniques que ceux qui étaient mis en usage sous l'ancien régime.

Relativement à la situation politique actuelle, il ne faut pas oublier que, depuis plusieurs mois, il est impossible aux adversaires du Soviet d'exprimer publiquement leur opinion. Tous les chefs du mouvement intellectuel soucieux de l'avenir du pays ont été obligés de fuir, soit en Sibérie, soit dans le Sud.

Plusieurs gouvernements antibolcheviks se sont formés dans le Sud. Dans la région de Kouban, l'armée des volontaires d'Alexeïef, commandée par le général Denikine, depuis la mort d'Alexeïef, tient vaillamment tête aux Allemands et aux bolcheviks. Des politiciens modérés, tels que MM. Sazonov, Astrov, notable cadet ; Stépanof, autre cadet, ont établi un gouvernement provisoire avec l'appui de la fraction modérée des socialistes révolutionnaires. Les Alliés sont en rapports avec ce gouvernement, qui dispose d'une armée d'au moins cent mille hommes, parfaitement entraînés.

Une mission militaire britannique est partie pour faire une enquête sur la situation militaire.

Dans la région du Don, il y a un autre gouvernement antibolchevik. L'armée du général Krasnof y opère, sous la direction politique du cadet modéré Harlamof. Ce gouvernement agit de concert avec celui du

Kouban, et tous les deux agissent avec le gouvernement provisoire de Crimée, avec lequel ils sont en étroit accord.

En Ukraine, la situation est fort complexe. On espère que la politique poursuivie par les Alliés favorisera l'unité entre ces divers gouvernements du sud de la Russie, qui tous répudient la tyrannie bolchevik, et dont le seul but est d'établir l'ordre dans leur pays.

Un des facteurs satisfaisants est aussi l'arrivée à Londres et à Paris de nombreuses personnalités russes éminentes, appartenant à tous les partis, qui nous sont restées fidèles et qui se sont donné pour tâche de créer un organisme qui s'attachera à résoudre le problème bolchevik et se mettra à la disposition de la Conférence de la paix à cet effet.

Le prince Lvov, ancien premier ministre de Russie en 1917, a quitté Londres aujourd'hui pour Paris, accompagné du baron Korff, vice-gouverneur de la Finlande, et de M. Viroubof, membre influent du Zemstvo.

MM. Kokotzof, autre ancien premier ministre de Russie, et Milioukoff, ancien ministre des Affaires étrangères, sont également partis pour Paris.

La nouvelle vient de parvenir que M. Struve, économiste russe éminent, a réussi à s'échapper en Finlande, d'où il repartira pour Londres.

On annonce également que Savinkof, le révolutionnaire bien connu, qui, à ce qu'on pense, se trouvait en Chine, fait route pour l'Europe, et l'on croit qu'il arrivera prochainement à Paris.

Les Russes influents qui se trouvaient à Londres ont eu un échange de vues avec les principaux hommes d'Etat anglais.

Un certain nombre de personnalités russes vont, en effet, se réunir à Paris et à Londres. Il y a lieu de penser que le séjour de M. Milioukoff sera particulièrement bref. On se rappelle, en effet, que M. Milioukoff, ancien ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement du prince Lvov, avait pris, à un moment donné, une attitude germanophile.

Quant à la note que l'on vient de lire, elle est d'origine anglaise, et, pas plus que les autres personnalités russes précitées, elle n'engage à aucun degré la décision que les gouvernements alliés pourraient être amenés à prendre au sujet des affaires de Russie.

Le roi d'Italie décore le maréchal Pétain

Le roi d'Italie a remis personnellement la croix de la Légion d'honneur au maréchal Pétain, et aux généraux Maistre et Guillaume, déjà titulaires d'autres ordres italiens.

Obsèques nationales du président Sidonio Paës

LISBONNE, 22 décembre. — Les obsèques du président Sidonio Paës ont eu lieu hier. Les navires de guerre espagnols, français, britanniques et américains ont débarqué un certain nombre d'hommes, qui ont accompagné le cercueil.

LES RÉSULTATS SPORTIFS

CYCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — Résultats : Prix des Abonnés (scratch, 1.500 m.). — 1. Gousseau, 2. Morel, 3. Michot. Grand Prix de la Victoire (scratch, 1.000 m.). — 1. Sériès gagnées par Ellegard, Egg, A. Grossimond, Pouchois, Ségont, Trouvé, Simonie, Bertrand et Martin. Finale : 1. Pouchois, 2. Egg, 3. Ellegard. Consolation (primés, 5 kil.). — Primes enlevées par Ballivier, Gousseau, Dupont, Grossimond, Schlick, Prudhomme, Besson, Pain, Requier et Perrin. Course de tandems. — Finale : 1. Ellegard-Martin, 2. Egg-Perricot, 3. Deschamps-Simonie. La Coupe des Alliés (30 kil. par addition de points). — 1. Godivier, 45 points, en 46 m. 28 s. 2/5 ; 2. Deruyter, 35 p., tombé, à un tour ; 3. Parisot, 28 p. ; 4. Beyl, 27 p. ; 5. Alavoine, 23 p.

FOOTBALL-ASSOCIATION

La Ligue bat l'Armée Anglaise. — A Saint-Ouen, l'équipe de la Ligue a dominé celle de l'Armée Anglaise par 4 buts à 1.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Equipes premières : S.C. Choisy bat A.S. Française par 4 buts à 3 ; C.A.S. Générale bat U.S. Noisyenne, 11 à 1 ; U.S.A. Cléry bat C.O.U. Rensuël, 3 à 1 ; Raincy-Sports bat Standard A.C., 3 à 1.

FOOTBALL-RUGBY

Les Zélandais sont battus. — Au Parc des Princes, l'équipe du Stade Français a triomphé de celle des Néo-Zélandais par 9 points à 5.

HOCKEY

Liancourt a gagné. — A Colombes, l'équipe de Liancourt a, par 4 buts à 1, battu celle d'Enghien. — O. L. G.

CHEMIN DE FER DE PARIS À ORLÉANS

La Compagnie d'Orléans informe le public qu'en raison de l'importance des transports de ravitaillement et de démobilisation aucun dédoublement de train ne pourra avoir lieu à l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'An. Il est rappelé à MM. les voyageurs qu'ils ne sont admis dans les trains réguliers que dans la limite des places disponibles.

La Maison Cavé, R. Juellier et Cie succ^{rs}, au premier rang incontestable des grandes maisons qui ont fait de Paris la ville des perles fines, offre comme chaque année pendant la période des cadeaux de Noël et de Nouvel An, à côté de ses colliers de perles fines et de ses riches bijoux, un choix énorme d'objets à offrir depuis 50 francs : vases, broches, bagues, épingles, etc., dans ses salons, 11, rue du Faubourg-Saint-Honoré. D'autre part, les hivernants de la Riviera seront heureux d'apprendre qu'ils trouveront le même assortiment dans les salons de vente que la Maison vient d'ouvrir, 14, av. de Verdun, à Nice (anc. av. Masséna).

LE PREMIER PONT FRANÇAIS A ÉTÉ JETÉ SUR LE RHIN

Malgré des conditions défavorables, il a été construit par nos pontonniers en cinq heures.

MAYENCE, 22 décembre. — Le 20 décembre a eu lieu l'achèvement du premier pont français jeté sur le Rhin, entre Nierstein et Oppenheim.

Les pontonniers ont rendu les honneurs debout sur les bateaux, rames dressées. Une manœuvre d'ouverture et de fermeture des portes a été exécutée en présence du général Mangin. Une ouverture de 78 mètres sera maintenue en permanence pour laisser la navigation libre.

Ce pont, qui a 320 mètres de long, a été fait en cinq heures, dans des conditions atmosphériques particulièrement difficiles.

LES MODÉRÉS L'EMPORTENT A BERLIN

Les modérés paraissent bien l'avoir emporté à Berlin d'une manière définitive. Le Comité exécutif qui s'était formé spontanément dans l'agglomération berlinoise, et qui, par ses tendances extrémistes, gênait de la manière la plus grave le gouvernement d'Ebert, est éliminé. Il est remplacé par le « Comité central de la République » élu par la conférence d'empire des conseils d'ouvriers et de soldats. Ce Comité, uniquement composé de socialistes majoritaires, est déjà entré en fonctions, sans encombre.

C'est une victoire incontestable pour Ebert et Scheidemann. Ceux-ci voient se grouper autour d'eux les éléments démocratiques bourgeois, qui ont par-dessus tout la crainte du bolchevisme. Les socialistes majoritaires, qui s'appuient déjà sur les syndicats et sur les parties les plus éclairées de la classe ouvrière, se trouvent donc avoir désormais une base assez large en Allemagne.

Les partisans de Liebknecht et les socialistes indépendants qui ont suivi Ledebour et se sont rapprochés du groupe Spartacus se trouvent ainsi écartés du gouvernement. Ils n'ont plus d'autre ressource que l'émeute dans la rue et les coups de main. Mais le gouvernement d'Ebert, renforcé, pourrait bien, désormais, passer à la répression contre les tentatives bolcheviks.

Le Monténégro réuni officiellement à la Serbie

BALE, 22 décembre. — On télégraphie d'Aggram, 22 décembre : Les délégués de la Skoupchtina de Monténégro ont notifié officiellement à Belgrade la réunion du Monténégro à la Serbie.

L'autonomie catalane

MADRID, 22 décembre. — Le ministre de l'Intérieur communique un télégramme du gouverneur de Barcelone rendant compte des résolutions votées par l'assemblée de la Mancomunidad et des parlementaires catalans déclarant que l'autonomie intégrale de la Catalogne doit être établie d'urgence.

Les ventes d'œuvres d'art et la taxe de luxe

Par une proposition de loi actuellement soumise à l'examen de la commission de la législation fiscale, M. André Lebey, député de Seine-et-Oise, vient de demander que l'exemption de la taxe de luxe prévue par la loi du 22 mars 1918 pour les ventes d'œuvres d'art originales faites directement par l'auteur soit étendue aux ventes faites par la veuve ou par les héritiers directs de l'artiste.

NOUVELLES BRÈVES

— Le Journal officiel publie ce matin un arrêté ministériel rendant applicable à l'Alsace-Lorraine la loi du 26 décembre 1914 sur les dommages de guerre.

— Hier soir vers 7 heures, une femme paraissant âgée de vingt-cinq ans environ a été tuée à coups de couteau, rue des Ecoles à Charenton. Le meurtrier a pris la fuite, et le corps de la victime a été transporté à la morgue.

BLOC-NOTES

NOUS ne demandons pas, a écrit un Allemand il y a quelques mois, que nos compatriotes soient accueillis en France avec des transports d'enthousiasme ; mais nous devons exiger que nos voyageurs de commerce trouvent un lit dans les hôtels.

J'avais signalé cette phrase dans Excelsior il y a quelques jours ; et, à ce propos, je dois remercier les nombreux hôteliers qui m'ont écrit qu'ils avaient déjà pris des mesures pour interdire aux Allemands et Autrichiens-Allemands l'accès de leurs établissements. Ils ajoutaient : « Seulement, il est indispensable que tout le monde en fasse autant dans notre profession. »

C'est fait ! Le Syndicat des hôteliers de France vient de décider que ses membres ne recevraient aucun voyageur germanique, et n'occuperaient pas d'employés de cette origine durant une période de plusieurs années.

Il faut les féliciter de la rapidité qu'ils ont mise à prendre cette résolution. C'est de bon travail.

Mais un de mes correspondants m'écrit à ce sujet : « Cela ne suffit pas ! Il faudrait que les propriétaires d'immeubles fussent chez nous assez patriotes pour ne louer ni logements, ni ateliers, ni magasins aux Boches. »

Il a raison. Et il existe un Syndicat des propriétaires : je lui recommande ce vœu, et je souhaite qu'il prenne sa décision aussi vite que le Syndicat des hôteliers.

Il existe aussi un Syndicat des locataires. Pourquoi n'engagerait-il pas ses adhérents à ne pas louer dans les immeubles contenant un Allemand, et à rédiger un projet de contrat qui serait imposé aux propriétaires, et permettrait au locataire de réclamer la rescision de son bail si un Allemand venait habiter sa maison ?

Pierre MILLE.

La fin d'un grand artiste

Une découverte bien intéressante, surtout pour les artistes, les experts, les conservateurs de musées, a été signalée hier par son auteur, M. de Mély, à la Société des Antiquaires de France.

Quand on était embarrassé pour l'attribution d'une peinture flamande anonyme, on la mettait, sans sourcilier, sur le compte du « maître de Flemalle ».

Ce maître demeurait aussi inconnu que fameux, et la petite ville belge de Flemalle était devenue célèbre dans le monde entier par la gloire de son mystérieux enfant.

Or, cette gloire était usurpée.

M. de Mély, qui avait constaté d'extraordinaires différences de dessin et de technique sur plusieurs tableaux attribués au « maître de Flemalle », s'est mis à étudier de près toutes les inscriptions qu'on pouvait y relever.

Et voici que dans le *Mariage de la Vierge du Prado* — attribué au « maître de Flemalle » — il a trouvé le nom de Weyden, identique à celui qui est inscrit sur le turban de la *Madeleine* du rétable du Louvre ; dans la *Crucifixion* de Berlin — attribuée au « maître de Flemalle » — il a déniché la signature de Bernhardt ; dans l'*Annunciation* — attribuée au « maître de Flemalle » — il a lu, sur un vase, le mot « Kuhn », phonétisme flamand du nom du peintre de Gand Peter Kunné.

Il va continuer ses recherches et rendre à chacun ce dont l'a dépouillé le « maître de Flemalle ».

Cadeaux de luxe

Pour leurs rangs de perles, la beauté de leurs pierres, le chic incomparable de leurs montures, la réputation de Van Cleef et Arpels, les joailliers de la place Vendôme, n'est plus à faire. Toujours à l'affût de ce qui peut être un privilège pour leur clientèle, ils ont décidé, pendant la période des cadeaux, c'est-à-dire jusqu'au 15 janvier, de prendre à leur charge la taxe de luxe, sans pour cela, naturellement, modifier leurs prix habituels.

LE PONT DES ARTS

L'Académie des Dix de Goncourt va avoir son bulletin. Le premier numéro paraîtra prochainement. Il contiendra le procès-verbal des réunions mensuelles, un compte rendu financier, une notice sur le dernier lauréat... Pour la notice biographique et le procès-verbal mensuel, bon ! Mais l'état des finances des Goncourt intéressera-t-il passionnément le lecteur ? Peut-être le bulletin n'est-il destiné qu'aux Dix ?

La Société des Gens de Lettres a accepté la donation qui lui est faite par Mme Octave Mirbeau de sa maison de Chavercourt.

On publie : Un général de cinq ans, œuvre posthume de Judith Gautier.

LE VEUILLER.

VOICI L'HIVER

Voici l'hiver. Voici que la froideur plonge tout ce qui vit dans l'engourdissement. Voici la cruelle saison où les plus insidieuses maladies se coalisent pour venir à bout de votre santé. Il est dangereux de laisser votre organisme s'endormir dans une trompeuse quiétude. Il faut le réveiller, le préparer à la lutte, lui assurer le sang riche et pur, les nerfs solides qui seront sa sauvegarde. C'est pourquoi vous ne négligerez pas de faire votre cure de saison avec les incomparables

PILULES PINK

En vente dans toutes les pharmacies, et au Dépôt, pharm. Gablin, 23, rue Ballu, Paris. 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six, plus 0 fr. 40 par boîte de timbre-luxe.

PILULES PINK
OU
PERSONNES
ALES

